

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 20 Octobre 1888

GUET-APENS

PREMIÈRE PARTIE
LE SURSIS

PENDANT très longtemps, il avait été reconnu que la chaleur la plus intense des meilleurs fourneaux était insuffisante pour opérer la fusion du platine. On ne parvenait à réduire ce métal qu'en le battant sur l'enclume. Montmayeur inventa un appareil avec lequel on put fondre la platine en opérant sur des quantités relativement considérables et le couler en lignotière comme un métal d'une fusibilité ordinaire. Cette invention sur laquelle il comptait beaucoup, lui avait apporté plus d'honneur que de profit. Ce fut une grande déconvenue pour lui. Cependant il s'était remis à l'œuvre. Ses connaissances scientifiques étaient très étendues, son imagination était fertile en ressources. Et il venait d'achever d'importants travaux, sur des notes accumulées de longue date, qui l'avaient amené à une invention qui, cette fois, exploitée avec intelligence, devait l'enrichir.

Jean de Montmayeur était un homme aux passions ardentes, contenues toujours par une gêne constante, par la nécessité d'un travail énorme, mais qui rugissaient au fond de son cœur. Violent et froid, tout ensemble, ses études scientifiques l'avaient porté à ne compter que sur lui pour réussir et à considérer comme bon tous les moyens qui le jetteraient en plein succès. Il haïssait les petits, les malades et les faibles. Son culte était l'intelligence; sa ressource, la force qu'il puisait en lui-même, dans la conscience de sa supériorité. De scrupules, il n'en avait pas. Mais son cœur, petit à petit, s'était rempli d'une haine féroce, la haine du besogneux qui se sent appelé à de hautes destinées et que retient en arrière, attaché à de petites choses, la lourde chaîne de misère. Il avait gâché sa vie à plusieurs reprises, faute de quelques mille francs. Qui haïssait-il? Si sa haine avait porté un nom, elle eût été moins dangereuse peut-être. Il haïssait le monde entier. Et parfois, quand il sortait, la tête en feu, de la surexcitation de ses recherches scientifiques, quand il entrevoyait la possibilité d'une fortune, quand il retombait dans le néant de la misère, il se sentait pris d'une sorte de rage muette. Il avait peur de lui-même, et par la campagne il se mettait à courir comme un fou dans les bois, jusqu'à ce qu'il tombât, harassé de fatigue, demi-mort, vaincu, mais plus calme.

Et au moment où nous commençons ce récit, Jean était à l'une de ses phases décisives de sa vie. Il venait d'inventer un appareil destiné, lors de la carbonisation de la tourbe, à recueillir les produits liquides et gazeux, ce qui avait pour l'industrie et le commerce un intérêt extrême. Le gaz de tourbe est plus propre à l'application industrielle que le gaz de houille, car il est moins carburé, plus puissant et plus économique comme source de chaleur. Et comme il ne contient que très peu de souffre on peut s'en servir pour les opérations métallurgiques où un pareil agent peut être applicable. C'était donc une invention utile, pratique, et pouvant, s'il était aidé quelque peu, conduire rapidement Montmayeur à la fortune. Mais l'aide, qui la lui donnerait? D'où viendrait-elle? Des cris de colère lui montaient aux lèvres. Et dans la salle à manger où il se trouvait, en ce moment avec son frère, il tournait, allant et venant, la tête basse, les poings crispés, il tournait comme une bête féroce dans sa cage. Les restes du repas étaient sur la table. Une lampe suspendue éclairait la pièce, puis Jean pâle et les yeux flamboyants, puis Georges, le malade, aussi près de la cheminée où il se chauffait,

fiévreux et frissonnant, malgré la soirée tiède comme une nuit de juillet. Et Jean, tout à coup s'arrêta de marcher :

— A quoi bon être fort? A quoi bon sentir dans sa tête une vaste ambition, et les moyens de la satisfaire? A quoi bon travailler? A quoi bon inventer, si tout cela reste inutile, faute d'argent! De l'argent! De l'argent! Qui m'en donnera? Il m'en faudrait si peu! Cinquante mille francs. Tu entends, Georges? Cinquante mille, rien de plus. Et je les double en un an. Et dans dix ans, je suis archi-millionnaire! Quel rêve! A quoi bon rêver?

Georges toussotait, hochait la tête. Lui, ne cherchait rien et ne travaillait pas. Il se laissait mourir. Sa vie était comptée. Jean s'arrêta devant son frère et les bras croisés, d'un ton sourd :

— C'est si peu de chose, de l'argent. Et c'est si bête le hasard! Le hasard qui, d'un caprice, vous fait riche ou vous fait pauvre. En veux-tu un exemple? On m'a dit, aujourd'hui, à Garches, qu'un fermier, Bourreille notre voisin, venait d'hériter de cent cinquante mille francs, et le bruit court qu'il en a découvert d'avantage dans un des meubles légué par le défunt. Tu le connais, ce Bourreille. C'est un maniaque. A quoi cette fortune lui servirait-elle? A rien. Tandis que moi! Et l'on dit, aussi, au village, que Bourreille est devenu fou de joie. Il avait la force de supporter la pauvreté. Il n'a pas eu assez de courage pour supporter la fortune. Quel homme!

Et il eut un sourire sarcastique, si violent, si prolongé que cela fit tressaillir le malade, grelottant dans son fauteuil. Jean allant s'asseoir près de la fenêtre, le regard vaguement attaché sur la campagne qu'éclairaient les blancheurs de la lune. Mais le paysage l'intéressait peu. Il rêvait. Mais il rêvait tout haut.

— Dire que ce Bourreille est un imbécile, un pauvre fou sans cervelle! Que fera-t-il de cet argent? Il le cachera, et on le retrouvera inutilisé, après sa mort comme lui-même l'a retrouvé après la mort de son frère! Tandis que moi! A quoi bon tant d'argent à ce maniaque? Il n'avait point de passion. Il cultivait sa terre, sans penser au lendemain. C'est un être inutile, moi, avec ce que je sens là, dans ma tête, je suis une force de la nature. Pourquoi la nature me refuserait-elle le seul moyen d'utiliser cette force? Dérision.

Il se tut, resta quelques minutes sans parler. Le malade se redressa légèrement, ramena sur les genoux ses mains maigres tendues vers la flamme et dit :

— Nous le connaissons ce Bourreille. Nous lui avons, jadis, acheté quelques terres en bordure du clos, pour les ensemercer en prairies. Va le voir, explique-lui ton invention, la fortune qu'on peut y gagner; convertis-le à ton idée. Les cinquante mille francs qu'il te faut il te les prêterait peut-être.

— Oui j'y pensais. Demain je le verrai! mais s'il refuse!

Le malade regardait son frère à cet instant-là. Un long tremblement le parcourut de la tête aux pieds, tant il y avait de colère sur cette blême et énergique figure, tant il y avait de menaces surtout!

— Eh bien, dit-il, s'il refuse?

Mais Jean de Montmayeur était redevenu souriant. Il ne répondit rien. Le lendemain, dans la matinée, Jean se dirigea vers les Bernadettes. Il faisait un temps superbe. Le soleil brillait. Les oiseaux chantaient. C'était une de ces belles journées de printemps qui remettent de la joie plein le cœur. Jean n'y prenait pas garde et restait sombre. Aux Bernadettes, personne. Claudine venait de partir pour Garches. Les ouvriers étaient dans les champs. Montmayeur cogna contre la porte de l'habitation. Elle n'était fermée qu'au loquet. Il entra. Personne non plus dans l'immense cuisine de la ferme. Cependant du feu brûlait. Claudine ne tarderait pas à rentrer pour faire le déjeuner.

— Bourreille n'est pas là! se dit Montmayeur. Il prêta l'oreille afin de s'en assurer. Tout d'abord il n'entendit rien. Et il allait partir, se proposant de revenir dans l'après-midi, quand il lui semblait percevoir un son bien particulier, clair, vibrant, cristallin, ce son que l'on entend dans les banques, ou dans des maisons de jeu, le son de

l'or que l'on remue, des louis que l'on entasse, que l'on compte, que l'on bouverse, ce son qui donne la fièvre, qui allume des flammes dans les yeux, serre le cœur, fait frémir les doigts. Et Montmayeur, avec un sourire froid que démentaient ses lèvres toutes blanches, Montmayeur murmura :

— Les histoires que l'on raconte ne sont pas des mensonges. Voilà Bourreille qui compte son trésor!

Le bruit paraissait venir derrière une porte pleine très étroite. Montmayeur l'ouvrit doucement. Il se trompait. La chambre où il entra était vide. Quelques chaises. Une commode. Un lit dans une alcôve profonde. Là devait coucher Bourreille. Au fond, une autre porte, vitrée, avec un rideau de serge rouge sur les carreaux étroits. L's'approche, soulève le rideau. Couché par terre, Bourreille compte son or, s'en amuse, comme un enfant avec des billes ou des cailloux, rit, se relève, danse, se recouche, les yeux hagards, les cheveux emmêlés, collés sur son front par la sueur, les gestes désordonnés, les rares et rauques exclamations qui lui échappent, tout cela est bien d'un fou. Tout à coup le fermier réunit en un monceau or et billets, et va les cacher dans un énorme bûche de chêne, ferme la porte à double tour, emporte la clef avec lui et revient. Montmayeur a eu le temps de s'esquiver. Il rétrograde, sans bruit, dans la cuisine, et se tient sur le seuil, regardant les poules et les pintardes qui picorent sur le fumier, pendant que deux pores, en liberté, cabriolent lourdement à poursuite l'un de l'autre. Au bruit que fait Bourreille, Montmayeur tourne la tête.

— Bonjour, monsieur, dit-il au fermier des Bernadettes. Je vous croyais absent. J'allais partir sans vous voir.

Le maniaque le considère d'un œil inquiet. L'indifférence du chimiste le rassure. Il s'assied tremblant. Depuis qu'il possède cette fortune, il ne mange plus. Sa faiblesse est extrême. Un enfant l'abattrait, sans résistance. Ses jambes décharnées flottent dans son pantalon. Les tendons et les veines de son cou apparaissent, pareils à des cordes, tirant sa mâchoire, la peau pend, flasque et jaune. Montmayeur fait toutes ces remarques. Il a un sourire de pitié. Voilà l'être dont il a besoin, devant lequel il vient incliner son orgueil! Un flot de honte, de colère aussi, fait rougir son front. Sur une brave question du fermier, Montmayeur expose l'objet de sa visite. Une fortune certaine à gagner, dit-il, en quelques années?

— Puisque vous avez tant de moyens de vous enrichir, dit le paysan, pourquoi restez-vous pauvre comme Job?

Le chimiste explique qu'il ne peut rien faire avec rien. Bourreille se mit à rire, goguenard, méchant. Il haussa ses maigres épaules.

— Pas de danger que je vous donne un sou! dit-il.

Montmayeur en vain se débat, s'entête. L'autre refuse. Alors il reste silencieux, il songe. La porte entr'ouverte laisse pénétrer le soleil. Dans la cuisine voltigent des essaims de mouches nées d'hier, attirées par le laitage. Au dehors, rien que le caquetage des poules. La ferme était toujours déserte. Le regard de Montmayeur se trouble. Il se fixe, droit, sur les yeux du maniaque. Et l'expression sans doute en est bien épouvantable, car celui-ci se dresse effaré, recule, sans voix, jusqu'au fond de la pièce, les mains en avant. Montmayeur, sans bouger, le poursuit de son regard farouche. Tout à coup il fait un pas vers Bourreille, ses mains robustes frôlent ce qu'elles tordraient aisément. Ce serait vite fini. Et Bourreille le comprend si bien qu'il râle.

— Grâce! grâce! Je ne vous ai rien fait! Ne me tuez pas.

S'il n'avait point parlé, peut-être était-ce la mort! Sa parole réveille Montmayeur de son envie terribles.

— En plein jour, on m'a vu entrer. On me verrait sortir. Je suis fou!

Et il s'en va brusquement, à grandes enjambées, pendant que Bourreille, terrifié, se traînant sur les genoux, les dents claquant, va fermer la porte au verrou. Montmayeur est longtemps à se remettre de cette émotion mortelle. A la fabrique, Georges fiévreux l'attend. Au dehors le soleil